

un film de
thomas balmes

à demain sur la lune



★★★★★
« Un hymne
sous forme de film »
EKKO

« Bouleversant »
Documentary Magazine



AU CINÉMA LE 4 FÉVRIER 2026

UNIVERSAL PICTURES PRESENTS A TBC PRODUCTION IN ASSOCIATION WITH UNIVERSAL PICTURES CONTENT GROUP A FILM BY THOMAS BALMES À DEMAIN SUR LA LUNE
EDITED BY ALEX CARDON MUSIC BY GUILLAUME PONCELET WRITTEN BY THOMAS BALMES AND ALEX CARDON DIRECTED AND PRODUCED BY THOMAS BALMES PRODUCTION MANAGER ARTHUR DIDIER DEREN
CO-PRODUCED BY UNIVERSAL PICTURES SACEM CIPRODOK UNILAB TBC PRODUCTIONS PIECE OF MAGIC WITH PEYO AND HASSEN BOUCHAKOUR
COPYRIGHT © 2024. À DEMAIN SUR LA LUNE. TBC PRODUCTIONS. ALL RIGHTS RESERVED.



À demain sur la Lune

Un film de **Thomas Balmès**

Directeur de la photographie : **Thomas Balmès**

Chef monteur : **Alex Cardon**

Compositeur : **Guillaume Poncelet**

Directeur de production : **Arthur Didier Deren**

Produit par : **TBC Productions**

Co-produit par : **Universal Pictures Content Group**

Distribué par : **Piece of Magic Entertainment**

Date de sortie au cinéma : **4 février 2026**

Durée : **80min**

Relations Presse

Mensch Agency

Zvi David Fajol

06 12 18 89 27

zvidavid.fajol@mensch-agency.com

Distribution

Piece of Magic Entertainment

marketing@pieceofmagic.com



SYNOPSIS

À DEMAIN SUR LA LUNE est un documentaire poignant et porteur de vie, à la résonance universelle, qui explore l'expérience de la fin de vie au sein de l'unité de soins palliatifs de l'hôpital de Calais, où un cheval nommé Peyo rend visite aux patients les plus fragiles pour les apaiser dans leurs derniers jours.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR THOMAS BALMÈS

(L'entretien ci-dessous contient des révélations sur **À demain sur la Lune**.)

Pouvez-vous nous dire de quoi parle ce film ?

À demain sur la Lune est un film sur l'unité de soins palliatifs de Calais, dans laquelle il existe quelque chose d'assez unique : un cheval nommé Peyo, qui, entre autres, s'occupe des patients jusqu'à leur dernier souffle.

Nous avons suivi cette unité pendant presque deux ans, en accompagnant plusieurs patients, et parmi eux, une femme en particulier, Amandine, que j'ai suivie beaucoup plus que les autres.

Je l'ai filmée presque depuis le moment où elle a appris sa maladie, sachant que dès qu'elle a su de quoi il s'agissait, elle savait aussi qu'il ne lui restait qu'un an à vivre.

Le film aborde profondément cette question : que fait-on de sa vie quand on sait que le temps qu'il nous reste est compté ?

Et comment gère-t-on cette situation avec ses enfants, son mari, sa famille, pour les préparer à sa disparition.

Qu'est-ce qui, selon vous, permet à Peyo d'entrer en connexion avec les gens de cette manière ?

Eh bien, je pense que nous ne comprenons peut-être qu'un pour cent — voire moins — de ce qui se passe entre les humains et les animaux, et même entre les humains eux-mêmes...

Nous commençons à peine à apprendre, petit à petit, qu'il se joue énormément de choses, même si nous ne savons pas encore vraiment lesquelles.

Ce qui est certain, c'est que lorsque Peyo était présent dans le service, on pouvait observer que toute l'atmosphère changeait — non seulement avec les patients, mais dans l'ensemble de l'unité : avec les infirmières, les médecins... L'énergie globale était totalement différente de celle des moments où il n'était pas là.

C'était fascinant à observer.

Mais pour être plus précis sur ce qui se passe réellement, je pense que personne ne peut vraiment le dire.

Hassen Bouchakour, le propriétaire de Peyo, pensait que cela pouvait être lié au fait que Peyo soit atteint d'une forme d'autisme, mais personne ne peut l'affirmer avec certitude.

À quel moment avez-vous compris qu'Amandine allait devenir un élément central de cette histoire ?

On ne sait jamais exactement pourquoi on décide de suivre une personne plutôt qu'une autre, mais ce qui est certain, c'est que l'énergie et la personnalité d'Amandine étaient absolument extraordinaires.

Lorsqu'elle a appris qu'elle allait mourir, elle a décidé qu'elle voulait laisser une trace de son combat contre la maladie pour ses deux enfants.

Le fait que je sois présent, en train de réaliser un documentaire dans cette unité, représentait pour elle une formidable opportunité : elle pouvait, d'une certaine manière, se servir de moi pour laisser ces images d'elle et de son combat contre le cancer.

Je ne sais pas très bien qui a choisi qui, mais au final, une véritable connexion s'est créée entre nous, quelque chose de très fort, et je pense que cela se ressent dans le film.

La réalisation de ce film a-t-elle changé votre propre regard sur la vie et la mort ?

Je dirais qu'à 55 ans, je n'ai pris conscience que depuis quelques années — sans doute depuis la mort de mon père — que la vie pouvait s'arrêter.

Avant cela, je n'avais pas la moindre inquiétude concernant la mort.

Et ce film, au-delà du fait qu'il m'a rendu plus conscient de la mort, a vraiment bousculé ma relation à la vie : que faire de sa vie, que l'on ait encore vingt, trente, quarante ans, ou seulement un an devant soi ?

L'expérience de ce film — et j'espère que cela se ressentira aussi pour les spectateurs — invite à s'interroger sur ce que l'on fait de son temps.

Cela peut être un jour, une semaine, peu importe la durée : le film pousse à réfléchir à notre rapport au temps et à la manière dont nous choisissons de le vivre.





ENTRETIEN AVEC HASSEN BOUCHAKOUR

Comment en êtes-vous venu à travailler avec les chevaux ?

Les animaux sont une passion depuis mon enfance, depuis... depuis mes tous premiers souvenirs. J'ai toujours été entouré d'animaux, que ce soit un lapin, des petites cailles... Et puis, je ramassais les animaux errants dehors, je les soignais, je les protégeais.

À l'âge de neuf ans, je me suis retrouvé dans une ferme : j'y ai appris, je me suis formé, puis je suis retourné faire mes études. Et là, j'ai développé le goût de la performance, de la compétition, et ce que j'aimais par-dessus tout, c'était faire danser les chevaux.

Depuis tout petit, mon rêve était de voyager dans le monde entier, de me produire sur scène, de danser avec ces animaux.

Alors, en parallèle de l'équitation, j'ai appris la souplesse, l'acrobatie, les arts martiaux... Et un jour, j'ai mélangé les deux, et je me suis rendu compte que j'avais un style très particulier, que personne d'autre n'avait.

Faire de grands écarts, des sauts périlleux sur les chevaux, danser autour, dessus, derrière... Personne ne faisait cela, donc j'avais trouvé mon propre créneau.

J'ai aussi compris que cela pouvait être rentable, et à l'époque je n'avais pas d'argent.

Je venais d'une famille où il n'y avait pas les moyens de payer quoi que ce soit, encore moins des cours d'équitation, de danse ou de gymnastique. J'ai donc dû me débrouiller seul.

Et finalement, en me débrouillant bien, j'ai pu à mon tour aider ma famille et subvenir aux besoins de ma mère, car nous étions huit enfants.

Grâce aux chevaux, j'ai pu voyager dans le monde entier, parfois pour des compétitions, parfois pour des spectacles.

Les choses se sont enchaînées très vite. Et puis, un jour, je me suis retrouvé à danser dans des opéras.

C'était mon rêve : pouvoir enfin danser, travailler avec mon cheval, et me produire avec Peyo.

Comment avez-vous découvert que Peyo avait des capacités particulières avec les personnes malades ?

Lors des galas, j'ai remarqué qu'à chaque fois qu'il montrait un intérêt pour quelqu'un, c'était toujours pour des personnes fragiles, en situation de grande précarité.

Quand on entre dans la piste d'un cirque, les premiers spectateurs, ceux des premiers rangs, sont souvent les plus vulnérables, les personnes à mobilité réduite. Et quand on est annoncé, on veut toujours faire une entrée spectaculaire.

Mais je n'ai jamais pu le faire, car Peyo se précipitait vers ces personnes, allait les flairer, restait près d'elles à chaque fois.

Et à la fin du spectacle, quand nous prenions des photos avec le public, ces mêmes personnes — souvent accompagnées de leurs soignants — venaient nous voir, nous féliciter, et Peyo devenait alors complètement différent : très bienveillant, très doux, il baissait la tête, se laissait caresser, alors que juste avant de monter sur scène, cela faisait deux heures que j'essayais de lui toucher la tête sans succès.

Et ces personnes, toutes fragiles, toutes affaiblies, réussissaient à l'approcher, à le prendre dans leurs bras.

Puis j'ai commencé à recevoir des messages de familles, qui nous retrouvaient et nous écrivaient pour nous remercier d'avoir passé un moment avec leurs proches, leurs enfants, après le spectacle.

Et puis, sont venues les nécrologies.

Elles disaient :

« Il/elle est parti(e). C'était un(e) passionné(e) de chevaux, il/elle voulait vous voir sur scène, et cela lui a fait beaucoup de bien. Peyo a été merveilleux avec lui/elle. »

Je me suis dit :

« Bon, c'est une coïncidence. »

Puis une fois, deux fois, trois fois... et ainsi de suite.

Et en me promenant en forêt, il arrivait que Peyo prenne l'initiative, fasse demi-tour pour aller vers des gens que nous venions de croiser, et qu'il pose sa tête, son nez sur eux.

Et à chaque fois, c'était toujours le même type de personnes : clairement affaiblies.

Nous avons rapidement compris qu'elles allaient mourir dans les semaines suivantes...

Et là, c'était trop énorme pour être une coïncidence.

Je me suis dit :

« Ce n'est pas possible... »

Et huit ans plus tard, nous en sommes à près de 3 000 patients détectés et accompagnés par Peyo, et j'ai eu la chance de les accompagner depuis tout ce temps.



ENTRETIEN AVEC LE DOCTEUR LECLERC, MÉDECIN EN SOINS PALLIATIFS

Que pensez-vous que la rencontre avec Peyo et la participation à ce documentaire ont représenté pour Amandine ?

Amandine avait une grande sensibilité envers Peyo. On sentait que cela comptait beaucoup pour elle. Cela se voit d'ailleurs très bien dans le documentaire, et nous l'avons ressenti aussi.

Assez rapidement, lorsque nous lui avons expliqué — comme nous le faisons pour les autres patients — qu'un film documentaire allait être tourné dans l'unité de soins palliatifs, elle s'est montrée immédiatement enthousiaste.

Elle nous a dit que, depuis qu'elle était petite, elle avait toujours rêvé de passer à la télévision, d'être dans un film...

C'était très touchant, car nous avons le sentiment que, même si ce projet n'était pas du tout centré sur elle à l'origine, il lui apportait une forme de consolation dans sa souffrance.

Et je dirais même que, d'une certaine manière, cela lui a procuré un soin spirituel.

Cela lui a offert la possibilité de se dire :

« Ce que je suis sur le point de vivre a un sens, un sens qui m'est donné simplement par cette proposition que j'accepte de tout cœur. »

C'est extraordinaire de se dire que ce projet a été pour elle une occasion de laisser une trace, avant tout pour ses enfants.

Et je crois qu'elle espérait, ou en tout cas que nous espérons tous, que ce témoignage dépasse sa propre famille, qu'il aille bien au-delà de ses enfants et de ses proches.

Parce qu'il y a, dans ce documentaire, un témoignage de vie qui transparaît avec une authenticité rare, et qui correspond exactement à ce qu'elle a vécu.

Amandine est très naturelle dans ce film.

Elle ne jouait pas. Elle était vivante, tout simplement, dans sa vie, et il n'y avait aucune différence entre les moments où la caméra tournait et ceux où elle ne tournait pas.

Elle était la même, dans toutes ses dimensions.

Elle savait montrer sa tristesse, sa peine, sa joie, son exubérance parfois,

et tout cela avec une sincérité totale.

Je pense que cela se ressent dans le documentaire : il y a une fidélité absolue à ce qui comptait le plus pour elle.

Elle aurait pu baisser les bras, céder au découragement — car elle était lucide. Mais avant tout, elle était clairvoyante, consciente qu'elle devait vivre jusqu'au bout, et que c'était le plus grand cadeau qu'elle pouvait laisser à ses proches, et à nous tous : être vivante jusqu'à la fin.

Je pense d'ailleurs que l'une des plus grandes souffrances d'Amandine était la prise de conscience qu'elle ne serait plus là pour ses enfants.

Lors d'une discussion que j'ai eue avec elle, elle m'a confié que c'était cela qu'elle redoutait le plus.

Ce n'était pas sa propre mort, au fond, mais de ne plus pouvoir aider ses enfants, de ne plus être présente le jour où ils auraient besoin d'une mère.

En parlant avec elle, je lui ai simplement posé une question :

« Penses-tu que le cancer, la mort, ou quoi que ce soit puisse t'empêcher d'aimer ? »

Et elle m'a répondu — je ne me souviens plus de la phrase exacte — que son amour pour ses enfants était plus grand que l'univers.

Et que cet amour demeurerait, qu'il serait éternel, parce qu'elle voulait qu'il le soit.

C'était sa conviction, sa croyance.

Et je crois qu'à partir du moment où elle a compris que cette volonté de rester leur mère, d'une manière ou d'une autre, et que cette maternité serait éternelle, cela a été fondamental pour elle : elle a choisi de s'y accrocher, de ne pas l'abandonner.

Pour certains patients, ce qui les aide à partir, à accepter, à se réconcilier avec cette réalité si dure, c'est justement de trouver un sens, parfois même de partir avec une mission.

Et pour Amandine, participer à ce documentaire faisait partie de cette mission qu'elle s'était donnée.



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Thomas Balmès – Réalisateur

En 1992, Thomas Balmès fonde **TBC PRODUCTIONS**, avec laquelle il a depuis produit de nombreux films documentaires pour la télévision et le cinéma.

Parmi ses productions figurent *Faire un film pour moi c'est vivre* (1995), un documentaire sur le tournage du film de Michelangelo Antonioni *Par-delà les nuages*, réalisé par Enrica Antonioni, son épouse, ainsi que *Tu seras Sumo* (2012), réalisé par Jill Coulon, lauréat de plusieurs prix internationaux et sélectionné à l'IDFA en 2009.

TBC PRODUCTIONS a principalement produit les films de Thomas Balmès, également réalisateur et directeur de la photographie.

Son premier film, *Bosnia Hotel* (1996), racontait le conflit de l'ex-Yougoslavie du point de vue des guerriers Samburu du Kenya, envoyés sur le front comme casques bleus de l'ONU.

Suivent ensuite *Maharaja Burger* (1998), sur la crise de la vache folle vue depuis l'Inde, puis *L'Évangile selon les Papous* (2000), qui retrace la conversion d'une tribu papoue et remporte un prix au San Francisco International Film Festival.

En 2004, il réalise *Une entreprise comme il faut*, portrait d'un « spécialiste de la morale et de l'environnement » recruté pour promouvoir la responsabilité sociale des entreprises dans une usine Nokia en Chine.

Le film sera présenté dans plus de 50 festivals internationaux et recevra plusieurs distinctions, dont le Prix Europa.

En 2005, Thomas Balmès tourne *Damages* aux États-Unis, au sein d'un cabinet d'avocats du Connecticut spécialisé dans la récupération de « vies perdues », cherchant à obtenir les plus fortes indemnisations possibles auprès des compagnies d'assurance pour les familles des victimes.

En 2011, il rencontre un succès international avec *Babies*, produit par Chez Wam (Alain Chabat) et Focus Features, pour lequel il filme les deux premières années de vie de quatre bébés à travers le monde — de la Mongolie à la Namibie, en passant par Tokyo et San Francisco.

Le film est distribué dans 549 salles aux États-Unis et dans 60 autres pays, générant près de 10 millions de dollars de recettes à l'international.

En 2013, il réalise *Happiness*, qui documente l'arrivée de l'électricité et de la télévision dans l'un des villages les plus reculés du Bhoutan, à travers le quotidien du jeune Peyangki, élève d'un monastère bouddhiste.

Distribué par Universal Pictures, le film remporte le Prix de la meilleure photographie au Festival de Sundance.

Quelques années plus tard, Thomas Balmès retrouve Peyangki dans *Sing Me a Song* (2019), alors que l'enfant, devenu adolescent, envisage de quitter le monastère pour vivre en ville.

Coproduit par Arte France Cinéma, le film sort dans les salles françaises en 2020.



À la mémoire de

Amandine Beaucamps

Et

Jacques Boulanger
Monique Hennequin
Lauriane Lopes

Avec

Peyo

Hassen Bouchakour

Et

Mathieu, Ethan & Jamy Petit

Film réalisé, tourné et produit par

Thomas Balmès

Montage

Alex Cardon

Musique

Guillaume Poncelet

